

La Mort a un gouvernement

Professeure à l'université hébraïque de Jérusalem, Nourit Peled est une figure connue du public israélien. Son nom de famille, d'abord, lui est familier : elle est la fille d'un général israélien célèbre, Matti Peled, qui s'est illustré sur les champs de bataille avant de devenir, après 1967, un des avocats les plus en vue du camp de la paix, aux côtés d'Uri Avnery. Elle est restée fidèle au combat pacifiste de son père, tout en lui imprimant sa marque propre. Mais elle est aussi célèbre pour le malheur qui l'a frappée : en 1997, sa fille de quatorze ans fut assassinée au cours d'un attentat terroriste du Hamas, à Jérusalem. Le combat pour la paix, dont elle ne fut pas détournée par cette tragédie personnelle, lui vaut, le 12 décembre 2001, le prix Sakharov du Parlement européen, prix qu'elle partage avec l'écrivain palestinien Izzat Ghazzawi. Dix jours avant la réception de son prix, le 3 décembre 2001, elle suscitait en Israël une tempête de réactions¹ en publiant, via le site web de *Yediot Aharonot*, un quotidien populaire de centre-droit, un texte vibrant et sans concession. Le voici, dans sa version intégrale.

PAR NOURIT PELED-ELHANAN

Au lendemain d'une guerre, Dylan Thomas avait écrit un poème dont le titre hébreu est : « Et la Mort n'aura pas de gouvernement ». En Israël, la Mort a un gouvernement. La Mort gouverne ici et ce gouver-

nement est un gouvernement de mort. C'est pourquoi la chose la plus surprenante dans l'attentat de ce 2 décembre, comme dans tous ceux qui l'ont précédé, c'est que nous en soyons surpris.

¹ Cfr. Sylvain Cypel, « Sur le Web israélien, la colère de Nourit Peled contre un "gouvernement de mort" », *Le Monde*, mercredi 5 décembre 2001, première page.

ISRAËL, LE PROCESSUS DE GUERRE

La machine de propagande et d'endoctrinement israélienne a réussi à présenter ces attentats comme détachés de la réalité israélienne. Le récit présenté par les médias israéliens (et américains) est un récit dans lequel il y a des assassins « arabes » et des victimes israéliennes dont le seul péché est d'avoir demandé sept jours de trêve².

Pourtant, quiconque a suffisamment de mémoire pour regarder quelques années, quelques jours ou quelques heures en arrière, sait que l'histoire est tout autre. Il sait que le dernier attentat n'est que la dernière manifestation en date d'un enchaînement d'événements effrayants et sanglants qui n'ont pas cessé de se succéder depuis trente-quatre ans et qui n'ont qu'une seule et unique cause : une occupation cruelle. Une occupation faite d'humiliations, de malnutrition, de chômage, de démolitions de logements, de destructions de récoltes, d'assassinats d'enfants, d'incarcérations de mineurs sans jugement et dans des conditions effrayantes, de nouveau-nés que l'on laisse mourir aux barrages et, enfin, de duplicité politique.

La semaine passée, après l'assassinat d'Abou Hanoud³, une journaliste du *Yediot Aharonot* m'avait demandé si je me sentais « soulagée » et si cela ne m'avait pas hanté de savoir « qu'un tel assassin se promenait en liberté ». Je lui avais répondu que je n'étais pas soulagée et que je ne serais pas tant que les assassins d'en-

fants palestiniens se promèneraient en liberté. Les assassinats d'enfants, les assassinats de suspects sans procès ni jugement et, quelques heures avant les attentats du 2 décembre, l'assassinat d'un enfant palestinien de dix ans sont l'assurance que les Israéliens ne pourront plus laisser leurs propres enfants en sécurité sur le chemin de l'école. Chaque enfant israélien paiera la mort des cinq enfants palestiniens de Gaza, comme celle d'autres enfants à Ramallah et à Hébron.

Les Palestiniens ont appris d'Israël que toute victime était vengée au décuple au centuple. Ils ont déclaré à plusieurs reprises que, tant qu'il n'y aurait pas de paix à Ramallah et à Jénine, il n'y aurait pas de paix à Jérusalem et à Tel-Aviv. Cela signifie que les sept jours de calme ne doivent pas être respectés par les seuls Palestiniens, mais également par l'armée d'occupation israélienne.

Vendredi 30 novembre, nous avons appris que des hommes politiques des deux bords s'étaient mis d'accord sur la réouverture d'un casino de Jéricho dont tous tirent profit. Sans intervention américaine, sans rencontre au sommet, simplement grâce à des avocats et des hommes d'affaires qui ont fourni à tout ce beau monde les garanties nécessaires. Cela signifie que le conflit n'est pas entre les « dirigeants » et que, quand une affaire les touche réellement (ce qui n'est pas le cas du sang de nos enfants), ils parviennent

² Allusion à l'exigence du gouvernement dirigé par Ariel Sharon pour qui toute reprise des négociations est conditionnée au respect de « sept jours de calme absolu » par les Palestiniens.

³ Le 23 novembre, après trois mois de trêve respectée par le Hamas et au lendemain des funérailles de cinq enfants palestiniens tués par une bombe israélienne à retardement, des hélicoptères israéliens abattaient Mahmoud Abou Hanoud, chef de l'aile militaire du Hamas. Le contexte de cette « liquidation » suscita la circonspection d'une presse israélienne inquiète d'une probable reprise des attentats-suicides.

ISRAËL, LE PROCESSUS DE GUERRE

à conclure des accords rapides et concrets. Cette nouvelle me renforce dans la conviction que nous tous, Israéliens et Palestiniens, sommes victimes de politiciens qui parient sur la vie de nos enfants dans des jeux d'honneur et de prestige et que, à leurs yeux, nos enfants valent moins que les jetons de la roulette.

Mais les attentats-suicides servent la politique israélienne. Une politique qui voudrait qu'on oublie que la guerre actuelle est menée pour le bien des colonies et de la poursuite de l'occupation. Une politique qui encourage de jeunes Palestiniens à se suicider avec des enfants israéliens, selon l'invocation [de Samson] : « Que meure mon âme avec les Philistins. » Une politique destinée à nous vendre la fable du « ils veulent aussi Tel-Aviv et Jaffa » et du « il n'y a personne avec qui parler ». Une politique destinée à poursuivre la politique de liquidation de tous ceux avec qui nous aurions peut-être pu parler.

Maintenant que nous savons que nos dirigeants peuvent arriver à la paix pour peu qu'il s'agisse d'argent, il faut exiger d'eux qu'ils arrivent à faire la paix pour des motifs aussi peu importants que la vie de nos enfants. Tant que nous, adultes d'Israël et de Palestine, ne nous soulèverons pas contre les hommes politiques pour exiger d'eux qu'ils répriment leur passion pour l'occupation militaire et le meurtre, nous continuerons à sentir remuer sous nos pieds le royaume souterrain de nos enfants morts. Les mères, qui ont de tout temps crié pour la vie et contre la mort, doivent se lever contre la transformation de leurs enfants en assassins et en victimes, dire qu'elles ne se prêtent plus à ce jeu et exiger que nos hommes poli-

tiques cèdent la place à des gens capables de s'asseoir à une table de négociations pour y conclure une paix véritable et juste. Il faut à tout prix nouer un dialogue dont l'objectif n'est pas de « rétablir l'ordre », de manipuler, d'humilier et de mettre l'autre à genoux, mais bien d'arriver à une solution qui tienne compte de l'autre, une solution exempte de racisme et d'hypocrisie. Sinon, la mort ne cessera de nous gouverner.

Mon vœu est de suggérer aux parents qui n'ont pas encore perdu leurs enfants de regarder sous leurs pieds et d'écouter les voix qui s'élèvent du Royaume de la Mort au-dessus duquel ils marchent nuit et jour. Car c'est seulement là que chacun comprend qu'il n'y a pas de différence entre le sang et le sang, que la couleur de la peau ou de la carte d'identité n'a pas d'importance, que le mont sur lequel flotte le drapeau ou vers lequel nous prions importe peu.

Dans ce Royaume de la Mort, les enfants israéliens dorment côte à côte avec les enfants palestiniens et les soldats de l'armée d'occupation reposent aux côtés des kamikazes. Là-bas, personne ne se rappelle qui était David et qui était Goliath car chacun a compris que des hommes politiques insensibles avaient joué avec sa vie et qu'ils continueraient à le faire. Ce n'est que lorsque nous cesserons, par des élections démocratiques, de leur donner le droit de transformer notre pays en un théâtre de meurtres perpétuels, que nous pourrons revivre en ce lieu et que la mort n'y aura pas de gouvernement.

Nourit Peled-Elhanan

(Traduit de l'hébreu par P. Fenaux.)